

LAURA ALCOBA

**LE BLEU  
DES ABEILLES**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

MANÈGES, PETITE HISTOIRE ARGENTINE, roman, 2007.

JARDIN BLANC, roman, 2009.

LES PASSAGERS DE L'« ANNA C. », roman, 2012.

LE BLEU DES ABEILLES



LAURA ALCOBA

LE BLEU  
DES ABEILLES

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

« Pour voir le bleu, nous regardons le ciel.  
La terre est bleue aux yeux de qui la  
regarde du ciel.

Le bleu est-il une couleur en soi, ou une  
question de distance ?

Ou une question de grande nostalgie ? »

Clarice LISPECTOR  
*La découverte du monde*





## *Sous mon nez*

Le point de départ de mon voyage se trouve quelque part sous mon nez.

J'étais encore en Argentine quand je me suis mise en route. Je ne sais plus si c'est mon grand-père qui m'a annoncé que j'allais bientôt prendre des cours de français — peut-être est-ce ma grand-mère ou encore l'une de mes tantes. Le fait est qu'un adulte m'a dit que j'allais bientôt commencer et qu'il faudrait même que j'avance vite si je ne voulais pas être complètement perdue à mon arrivée à Paris. Mon départ était proche et je devais m'y préparer. *Dans deux ou trois mois, tu vas rejoindre ta mère.*

À La Plata, j'ai d'abord appris à répondre en français à des questions simples — *comment t'appelles-tu ? quel est ton âge ?* — puis à poser à mon tour ces mêmes questions à des camarades imaginaires. En prenant bien soin, à chaque fois, de faire des variations à partir des nouveaux mots que j'avais acquis. C'est une des premières choses que m'a conseillées Noémie, mon professeur de français.

— Je suis sûre que tu peux poser la même question autrement, réfléchis un peu, me disait-elle en espagnol.

- Mmmm... *toi aussi, tu as huit ans?*  
— Très bien !

Avec Noémie, j'ai découvert des sons nouveaux, un *r* très humide que l'on va chercher tout au fond du palais, presque dans la gorge, et des voyelles qu'on laisse résonner sous le nez, comme si on voulait à la fois les prononcer et les garder un peu pour soi. Le français est une drôle de langue, elle lâche les sons et les retient en même temps, comme si, au fond, elle n'était pas tout à fait sûre de bien vouloir les laisser filer — je me souviens que c'est la première chose que je me suis dite. Et qu'il allait me falloir beaucoup d'entraînement, aussi.

Assez vite, Noémie m'a montré des caractères que je n'avais jamais vus, l'accent grave et le circonflexe, et puis le *c* cédille. Ce nouveau signe, plus que les autres, je l'ai tout de suite aimé : à La Plata, je m'entraînais sur des petits bouts de papier, dans les marges blanches des journaux ou au dos d'enveloppes vides, à écrire ce simple mot : *français*, et parfois des *c* cédille seuls, collés les uns aux autres, *ççç*, et qui formaient une sorte de chaîne ou de sillon. C'était une manière de patienter avant un départ que je croyais imminent.

Ma mère s'était réfugiée en France au mois d'août de l'année 1976 et mon attente à La Plata ne devait être qu'une brève parenthèse avant de la retrouver de l'autre côté de l'océan. Mais les mois ont passé, puis une première année, sans que je quitte La Plata. *Moi, j'ai neuf ans. Et toi?* — telle était, désormais, la question que je posais à Noémie.

Quand j'étais encore à La Plata, j'allais voir mon père en prison tous les quinze jours, un jeudi sur deux — là-bas, le jeudi est le jour prévu pour les visites, on n'a pas le choix. Elles ont lieu l'après-midi et durent en réalité assez peu de temps, mais même si la prison se trouve aussi à La Plata et que ces visites ont lieu à heure fixe, ça prend toute la journée. C'est qu'avant la visite, il faut faire la queue devant la prison. Puis c'est la fouille devant une dame qui demeure silencieuse tandis que celles qui sont sous sa surveillance se déshabillent, comme nous l'avons si souvent fait ensemble, côte à côte, ma grand-mère et moi. Si la dame en question garde le silence, c'est parce qu'elle suppose que celles qui passent dans sa cabine savent depuis longtemps déjà ce qu'elles ont à faire avant d'être palpées. Et elle a bien raison. De leur côté, les hommes sont soumis au même traitement par des gardiens qui demeurent tout aussi silencieux, je suppose. Puis vient une autre file d'attente, à l'intérieur de la prison, cette fois, avant qu'on n'emprunte un couloir et qu'on se range les uns derrière les autres, par familles et toujours en silence, dans une autre file, devant une grande grille. À cet endroit, il arrive que quelqu'un vous palpe encore, même si on a déjà eu droit à une fouille minutieuse quand on était en petite culotte devant la dame — mais cette deuxième fois, la fouille est bien plus rapide, elle dure à peine quelques instants. C'est comme un réflexe qu'ils ont là-bas, ils palpent juste pour voir. Puis il y a cette autre grille qu'il faut encore franchir et enfin une porte. Pour passer cette dernière étape, comme toutes les autres, il faut toujours que les hommes à mitraillette le veuillent bien, ce qui peut parfois

prendre beaucoup de temps. C'est pour cela que, lorsque j'étais encore à La Plata et que j'allais voir mon père en prison, j'étais souvent absente à l'école — toujours le jeudi. Pourtant, personne ne me posait de questions, pas plus ma maîtresse que mes camarades de classe. Un jeudi sur deux, je disparaissais, voilà tout.

Quand j'arrivais jusqu'à lui, mon père me parlait souvent de ce voyage que j'allais bientôt faire et pour lequel je devais me préparer. Il disait qu'après mon départ nous allions nous écrire, mais qu'il faudrait le faire régulièrement, une fois par semaine au moins, pour que, sur le papier, nous menions une sorte de conversation. Je me sentais prête, oui, j'écrirais. Un jeudi sur deux, je renouvelais ma promesse.

Ce départ me faisait peur, parfois. Pourtant, j'en avais aussi très envie. Je n'allais plus disparaître le jeudi pour aller voir mon père. Mais c'est que j'avais hâte de revoir ma mère qui était en France depuis longtemps déjà. Toujours plus longtemps. *Il y a un problème de papiers, mais tu vas bientôt la rejoindre, ça ne va pas tarder.* On ne cessait de me le répéter, pourtant ça ne venait jamais.

Noémie est brune, elle a de longs cheveux et un grain de beauté presque à la commissure des lèvres, légèrement au-dessus de la bouche. Un grain de beauté que j'ai immédiatement associé au français, cette langue que je voulais faire mienne, avec ses voyelles tapies sous le nez. Dès mon premier cours à La Plata, j'ai suivi les mouvements de la petite tache brune, postée juste au-dessus des lèvres de Noémie, avant de répéter à mon tour les sons et les mots qu'elle avait accompagnés. C'est comme ça, à

La Plata, grâce à Noémie et à son grain de beauté que, même si mon départ était toujours différé, je me suis mise en route. Quelque part sous mon nez.

Noémie et son grain de beauté passaient deux soirs par semaine chez mes grands-parents pour m'aider à réussir le grand voyage que je devais faire *bientôt, très bientôt, cette fois-ci, ça approche*. Après les jolis caractères et ces questions auxquelles je devais répondre tout en enchaînant sur mes propres variations, Noémie m'a appris des chansons, *Au clair de la lune*, d'abord, puis *Frère Jacques*. À La Plata, mon professeur pensait que ce répertoire était essentiel à ma future *intégration*, comme elle disait tout le temps. *Pour t'intégrer, tu dois savoir chanter tout ça*. À la claire fontaine, *aussi*.

Mais mon voyage était toujours repoussé, alors Noémie s'est dit que j'avais peut-être le temps de poursuivre mon apprentissage avec l'aide d'un manuel. C'est dans ce premier livre français que j'ai appris qu'ici, en France, tous les chiens s'appellent *Médor*, et les chats *Minet*. Et plein d'autres choses qui, à ce moment-là, me semblaient très utiles.

Jusqu'à la toute dernière séance, même si Noémie s'efforçait de me faire avancer dans le manuel, mon cours de français s'est ouvert sur le jeu des questions et des variations, suivi des rencontres avec des camarades imaginaires. *Toi aussi, tu as dix ans, pas vrai ?*

Noémie incarnait alternativement différents enfants, des personnages qui nous étaient devenus familiers, Marguerite, Catherine et Jean, des enfants dont nous avons, ensemble, imaginé l'apparence et l'histoire et qui,

au fil des mois et des saisons, avaient bien voulu grandir au même rythme que moi. Marguerite avait un chien alors que Jean avait toujours aimé les chats. Quant à Catherine, ma préférée, elle voyait la Seine depuis la fenêtre de sa chambre et *même la tour Eiffel*. Au début, Marguerite, Catherine et Jean faisaient du *toboggan* et de la *balançoire*, puis de moins en moins, mais ils mangeaient toujours des *croissants* et des *crêpes au sucre* et ils avaient tous un grain de beauté au-dessus de la bouche. Ils ne se connaissaient pas entre eux mais moi je les connaissais très bien, nous nous rencontrions dans différents coins de Paris que Noémie m'apprenait à placer sur une carte. À chaque cours, dans la salle à manger de mes grands-parents, à La Plata, deux fois par semaine et durant près de deux ans, nous nous sommes transportées *là-bas* — c'est-à-dire *ici*.

Car un jour, je suis partie pour de bon.

C'était en janvier, dans les tout premiers jours de l'année 1979, il y a quelques mois à peine — ou une éternité, je ne sais plus très bien.

## *Presque vrai*

Un jour, j'ai fini par rejoindre ma mère en France. Seulement, je ne suis pas allée vivre à Paris, comme on me l'avait tant dit, juste *à côté*.

Enfin, même dit comme ça, ce n'est pas tout à fait vrai.

On ne peut pas dire que Le Blanc-Mesnil se trouve à côté de Paris, en réalité c'est un peu plus loin. Parfois, j'ai même l'impression que c'est beaucoup plus loin.

C'est pourtant ce que j'ai raconté à ma copine Julieta dans la lettre que je lui ai envoyée, à peine arrivée. *Comme tu peux le voir sur mon adresse, je n'habite pas à Paris mais juste à côté*. J'ai écrit ça pour faire simple, d'abord, mais aussi parce que Paris, c'est la destination qui était prévue pour moi depuis longtemps, celle à laquelle je m'étais si longuement préparée. Si je lui avais écrit que pour arriver à Paris depuis Le Blanc-Mesnil il faut traverser Drancy, Bobigny et Pantin, je sais bien qu'elle aurait été drôlement déçue et qu'elle serait allée raconter à Ana, à Verónica et aux autres qu'en réalité je n'habite pas du tout à Paris. J'imagine qu'elle aurait même dit qu'avant de partir on m'avait raconté des histoires, que je m'étais fait avoir. Et

puis, de toute façon, dire que je vis à côté de Paris, ce n'est pas vraiment faux, on peut dire que c'est *presque* vrai.

La dernière fois que nous nous étions vues, Julieta m'avait demandé de lui raconter *la torre Eiffel y Notredám* dès que je serais de l'autre côté de l'océan, *là-bas*. Alors, dans la lettre que je lui ai envoyée, j'ai glissé une carte postale où l'on voyait la tour Eiffel, puis je lui ai parlé de l'hiver et de la neige en plein mois de janvier — avec mes histoires de froid, de neige et de flaques glacées, j'étais sûre de faire mon petit effet à La Plata, au cœur de l'été austral.

Parfois, on a l'impression qu'il y a par terre des bouts de cristal ou de diamant, mais c'est juste la surface des flaques qui a gelé. D'ailleurs, il suffit de les fouler pour qu'elles se brisent en plein de petits morceaux. Quand on fait éclater les flaques en sautant dessus à pieds joints, après, on a l'impression de se tenir sur de tout petits bouts de miroir — voilà, à peu de chose près, ce que j'ai raconté à Julieta, en espagnol, dans ma lettre.

Julieta m'a répondu que grâce à ce que je lui avais écrit et à la jolie carte postale, elle avait parfaitement pu m'imaginer sous la tour Eiffel avec un bonnet de laine coloré, devant un parterre tout brillant *¡qué lindo!* comme c'est joli! Je dois dire que la réponse de Julieta m'a pas mal soulagée. Elle m'y voyait : c'était déjà ça.

À peine arrivée en France, j'ai aussi envoyé une lettre et une carte postale à Noémie. Pour elle, j'ai cherché une photo où l'on voyait les quais de la Seine, un endroit où elle m'avait souvent fait rencontrer nos personnages préférés, Catherine et sa grand-mère Marinette. Sur l'image que j'ai choisie pour Noémie, on voyait Notre-Dame der-



rière les boîtes ouvertes de quelques bouquinistes, là même où j'avais, pour la première fois, réussi à cacher, dans une même phrase, trois voyelles sous mon nez. Ce que j'avais fait d'une façon assez crédible, c'est du moins ce qu'avait semblé dire le sourire de Catherine aussitôt suivi de celui de sa grand-mère, sous le même grain de beauté. Je n'ai pas rappelé ce moment à Noémie, cette conversation sur les quais d'une Seine imaginaire et qui était restée dans mon souvenir comme mon premier exploit nasal, le moment où, à La Plata, chez mes grands-parents, sur la table de la salle à manger, je m'étais enfin mise en route. Mais j'espérais que, rien qu'à voir l'image que j'avais choisie pour elle, elle s'en souviendrait. Au dos de la carte, j'ai repris mon histoire de neige et de flaques d'eau sous une couche de cristal. Mais je me suis bien gardée de dire à Noémie que durant les premiers jours passés en France je n'avais pas compris grand-chose quand j'avais entendu parler français *pour de vrai*. Je ne lui ai pas dit non plus que dans mon immeuble il y a deux chiens, un berger allemand et un autre, tout petit et tassé, qui, tous deux, s'appellent Sultan. C'est qu'elle aurait été drôlement surprise. J'imaginai Noémie et son grain de beauté, devant un autre élève de français, penchés sur le manuel où l'on voit ces deux personnages, *le chien Médor et le chat Minet*, expliquer : *c'est comme ça qu'on appelle les chiens et les chats en France*. Alors lui parler des deux Sultan de mon immeuble... Je ne pouvais pas lui faire ça.

Ce qui est bien, avec les lettres, c'est qu'on peut tourner les choses comme on veut sans mentir pour autant. Choisir autour de soi, faire en sorte que sur le papier tout

soit plus joli. La neige et le givre en plein mois de janvier, au moment même où à La Plata on asperge son visage d'eau fraîche pour supporter la moiteur de l'été, c'est vrai. Et les flaques d'eau glacées, brillantes comme des miroirs qui ne demandent qu'à être brisés en plein de petits morceaux, plus d'une fois, je les ai vues depuis la fenêtre de ma chambre — durant les longs mois d'hiver, dans les allées de la cité de la Voie-Verte, au Blanc-Mesnil, on aurait dit qu'elles dessinaient des chemins en pointillés.

## *Quartier latin*

J'habite avec ma mère et Amalia dans un immeuble de quatre étages, cité de la Voie-Verte.

À La Plata, je n'avais pas imaginé les choses comme ça. Pas plus pour Le Blanc-Mesnil — et sa Voie que quelqu'un, un jour, a vue toute verte — que pour Amalia.

Amalia est petite et assez grosse, avec des cheveux rares qui arrivent toutefois à boucler, des cheveux d'une couleur indéchiffrable. Elle dit qu'elle a presque le même âge que ma mère mais elle a l'air plus vieille, bien plus vieille même. Il lui manque une dent, une des canines du haut, je crois. Ses dents du bas n'ont pas l'air d'être au complet, non plus. Ma mère vit avec elle car c'est toujours plus simple de payer un loyer quand on est deux, même au Blanc-Mesnil, au fond de la Voie-Verte. Elles étaient ensemble à l'université, toutes les deux faisaient des études d'histoire. Alors quand elles se sont retrouvées par hasard, à Paris, après les disparitions, la peur et les morts, elles se sont naturellement serré les coudes.

Je comprends, oui, mais je n'avais vraiment pas imaginé les choses comme ça.

Entre Amalia et moi, il y a tout de suite eu comme un froid. Mais je dois reconnaître que de son côté, elle fait de grands efforts pour que notre relation change.

Après la distance des premiers jours, soudain, elle s'est mise aux blagues. Elle n'arrêtait pas de dire que nous avions quand même de la chance d'être de ce côté de la grande allée qui traverse les cités de ce secteur du Blanc-Mesnil. De l'autre, c'est la cité des Quinze-Arpents, où les immeubles sont plus hauts et en général plus sales encore que le nôtre. Aux Quinze-Arpents, il y a beaucoup de Noirs et d'Arabes alors que dans le coin où nous habitons, il y a une majorité de Portugais, des Espagnols et même quelques Français. *En fait, tu pourrais dire à tes copines que tu habites le quartier latin... Juste à côté de l'Afrique du Nord et du Sahel — c'est que les distances ne sont pas les mêmes de ce côté de l'océan, pas vrai? Tout se touche ici, ça tient dans un mouchoir de poche, regarde... Mais pour nous, c'est le barrio latino, le vrai de vrai!*

Oui, elle faisait vraiment de grands efforts après le froid des premiers jours, mais moi j'avais quand même envie qu'elle arrête de sourire à tout bout de champ avec sa dentition à trous.

Juste au-dessus de mon lit, à l'aide de deux petites punaises bleues, à peine arrivée, j'ai fixé une feuille avec un programme détaillé, pour les lettres. Je dois écrire cinq lettres par semaine, une par jour, du lundi au vendredi, avant la pause du week-end que je consacre à la lecture.

Le lundi, j'écris à mon père. Normal, c'est le début de la semaine, le jour où je dois tenir ma promesse la plus

Sous mon nez	11
Presque vrai	17
Quartier latin	21
<i>Claparède</i>	27
Loulou	35
La cinquième photo	45
Tuyaux	53
Un œil de poupée	57
On veut du rab' !	61
Un scénario bien rodé	65
<i>Les fleurs bleues</i>	71
Tables basses	77
<i>Señorita</i>	89
Les enfants réfugiés, c'est nous !	93
Les robes du Tyrol	105
<i>Magnolias for ever</i>	109
Mes tuyaux	115
Lundi	119



# Le bleu des abeilles

## Laura Alcoba

Cette édition électronique du livre  
*Le bleu des abeilles* de Laura Alcoba  
a été réalisée le 12 juin 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070142149 - Numéro d'édition : 254574).

Code Sodis : N56189 - ISBN : 9782072494420

Numéro d'édition : 254576.